24e Année. 3e Série. — Numéro 114. Le Numéro avec le Supplément : 20 cent. à Paris, 25 cent. dans les Départements. Mercredi 24 Avril 1878

H. DE VILLEMESSANT & F. MAGNARD
Rédacteurs en chef

A. PÉRIVIER
Secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION
De midi à minuit, rue Drouot, 26

Les manuscrits ne sont pas rendus

BUREAUX
26, rue Drouot, 26

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
Administrateur

FERNAND DE RODAYS
Gérant

ABONNEMENTS
Départements : *Trois mois*..... 19 fr. 50
Paris : *Trois mois*..... 16 fr.

ANNONCES ET RÉCLAMES
DOLLINGEN FILS, SEGUY ET Cie, PASSAGE DES PRINCES ET A L'ADMINISTRATION

SOMMAIRE

BULLETIN DU JOUR : *François Magnard.*
ECHOS DE PARIS : *Le Masque de fer.*
FIGARO PIC-NIC : *Emile Faure.*
EN VACANCES : *Albert Millaud.*
LE 2 DÉCEMBRE RACONTÉ PAR PROSPER MÉRIMÉE.
FIGARO A L'EXPOSITION : *Pierre de Touche.*
LA MÉDIATION ALLEMANDE : *J. C.*
TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES : *Aug. Marcade.*
NOUVELLES DIVERSES : *Jean de Paris.* — Le mystère de la rue Poliveau; les deux assassins; leurs aveux.
GAZETTE DES TRIBUNAUX : *Fernand de Rodays.* — Tribunaux étrangers : La plaidoirie de l'avocat de Vera Zassoulitch.
LA BOURSE.
COURRIER DES THÉATRES : *Jules Prével.*
LA SOIRÉE THÉATRALE : *Un Monsieur de l'Orchestre.*
SPORT : *Robert Milton.*
FEUILLETON. — L'EPINGLE ROSE : *F. du Boisgobey.*

BULLETIN DU JOUR

Il y a un certain tapage dans le tout petit coin du monde où les lettres confinent à la politique : c'est à ce titre que nous revendiquons l'incident.

Voici la chose. M. Renan, de qui l'on peut contester les doctrines, mais de qui le talent s'élève et s'affirme chaque jour, subit une évolution intellectuelle dans le genre de celle dont le curieux volume de M. Taine sur la Révolution donne la mesure. Ces deux beaux esprits (dans le meilleur sens du mot) ont le goût de l'ordre, des choses droites, des études sincères et paisibles, des plaisirs délicats, non à la portée de tous; ils ont par cela même l'horreur du banal, des phrases toutes faites, des idées toutes mâchées, des éloquences à la diable, des gouvernements sur la branche, bref des moments où l'on fait trop de mauvaise politique et pas assez de bonne littérature.

M. Renan, qui dans la préface d'un récent volume a déjà affirmé son peu de goût pour la démocratie *et pour ses conséquences*, a donné à ces répugnances la forme plus concrète et plus saisissante du drame. Ce drame, publié en feuilleton dans le *Temps*, a pour titre *Caliban*.

Rappelons vite aux lecteurs qui n'ont pas leur Shakespeare *sous la main* que Caliban est un des personnages de la *Tempête*. Dans l'île déserte où il est confiné, Prospero, duc légitime de Milan, n'a pour compagnons que le génie Ariel et le sauvage Caliban, qualifié par Shakespeare de « monstre abject et difforme. » Grâce à Ariel, Prospero retrouve son trône.

Dans le drame de M. Renan, il le reperd à la suite d'un mouvement populaire dont Caliban qu'il s'est donné la tâche de civiliser est le chef. Or, Caliban c'est la démocratie.

Si l'on y regarde de près, ce n'est même pas la démocratie en général, à l'état vague, c'est la démocratie d'hier et d'aujourd'hui (demain ne lui appartient déjà plus) passant du programme de Belleville à l'opportunisme serein et triomphant.

Monseigneur, vient-on dire à Prospero, votre ville de Milan est perdue. La révolte est partout. Caliban est chef du peuple. Voici ses proclamations. Il s'annonce déjà comme devant être très modéré. Les gens d'ordre, un moment effrayés, se rangent autour de lui, et bientôt l'appelleront sauveur de la société. On l'a salué unanimement grand citoyen.

De qui parle-t-on? de M. Gambetta ou de M. Caliban. Pour un rien, M. Legouvé essaierait de le faire entrer, ce grand citoyen, à l'Académie, tandis que M. Renan continuera à se morfondre sur le Pont des Arts. Mais poursuivons.

Le duc Prospero voudrait se défendre, mais les notables, la rue du Sentier de Milan, s'interposent et trouvent qu'il ne faut pas exaspérer Caliban.

BONACCORSO

Nos respects à Votre Altesse. Elle n'a jamais voulu que le bien; elle le voudra encore aujourd'hui. Qu'elle cède. Le nouveau gouvernement paraît bien intentionné; Caliban est déjà le centre du parti modéré.

PROSPERO

Je céderai tout, excepté le droit de rire.

BONACCORSO

Oh! gardez-le, monseigneur. Dès que les choses humaines tombent dans le peuple, le ridicule surabonde, et le rire ne prouve plus rien. Le rire, en temps de démocratie, est un argument qui n'a plus de tranchant.

PROSPERO

J'ai quelque peine à vous entendre parler de la capacité et de la modération de Caliban.

BONACCORSO

Mon Dieu! tout est relatif. Les hommes valent par leur situation, non par eux-mêmes. Caliban est l'homme de la situation; il nous sauve. En lui résistant, on l'exaspérerait.

PROSPERO

Eh bien! soyez sauvés.

Lisez encore ce monologue de Caliban, vainqueur et jouissant de ses élections du 14 octobre, ou de son ministère du 14 décembre.

Non, je n'aurais pas cru qu'il fût si doux de régner. Je n'aurais pas cru surtout qu'on mûrît si vite en régnant. Dans le voyage de la place Communale à ce palais, j'ai plus changé que dans tout le reste de ma vie. Dix heures se sont écoulées depuis que le peuple m'a porté ici sur ses bras, et je ne me reconnais pas. J'étais injuste pour Prospero; l'esclavage m'avait aigri. Mais, maintenant que je couche dans son lit, je le juge comme on se juge entre confrères. Il avait du bon, et, en beaucoup de choses, je suis disposé à l'imiter.

Quoi de plus odieux, par exemple, que ces inopportunes impatiences du peuple, ce défilé de pétitions impossibles dont ils viennent de m'accabler.

La *République française* déclarait hier que M. Gambetta n'était pas forcé de donner son adresse à tout le monde.

Quelle avidité de jouir! Quelles prétentions subversives! Ce qu'ils me demandent, c'est de tirer d'un muid de blé la grasse nourriture de dix mille hommes, et de trouver dans un setier cinq cents pots de vin.

Il n'y a pas de question sociale, a dit un jour M. Gambetta.

A d'autres, camarades! Pour moi, mon parti est pris : je ne me laisserai pas envahir par des gens qui s'imaginent, en se plaçant au delà de moi, m'entraîner avec eux dans l'abîme. Un gouvernement doit résister, je résisterai. Après tout, les gens établis et moi, nous avons des intérêts communs. Je suis établi comme eux; il faut que cela dure. La propriété est le lest d'une société; je me sens de la sympathie pour les propriétaires.

Et puis, outre l'utile, il y a l'éclat. L'éclat est nécessaire. J'ai eu des torts, je veux les réparer. A la fête d'hier soir, j'étais jaloux, car je n'en étais pas. Eh bien, les fêtes, les beaux-arts, les palais, les cours sont l'ornement de la vie : je favoriserai les artistes. Les hommes de lettres donnent la gloire : je ne les négligerai pas.

N'est-ce pas la République athénienne elle-même que M. Renan a voulu fixer dans cette fine et vive silhouette?

Personne ne s'y est trompé. Dès lors, peu importe qu'au dénouement Caliban devienne un pouvoir régulier, et que M. Renan se tire d'affaire en disant :

Les conservateurs étroits rêvent des tentatives pour ressaisir le pouvoir qui leur a échappé. Les hommes plus éclairés acceptent le nouveau régime, sans se réserver autre chose que le droit de quelques plaisanteries sans conséquence.

Le coup a porté pourtant et les « plaisanteries sans conséquence » ont, à ce qu'on raconte, froissé certains prépotents, comme disait Manzoni en parlant des tyranneaux féodaux du Milanais, surtout publiées dans un journal centre gauche comme le *Temps*.

Nous doutons cependant qu'il y ait eu de la préméditation et que M. Renan ait prévu tous les rapprochements qu'on tirerait de son œuvre, mais une chose reste acquise, c'est que des esprits alertes, dépourvus de fétichisme comme le sien, s'épouvantent de voir qu'un contre-poids manque à la victoire de la démocratie et s'aperçoivent qu'en politique comme en religion, il y a un moment où il faut s'arrêter.

— C'est pourquoi, répondent les conservateurs, il ne fallait pas commencer.

Ce débat-là dure depuis bien des siècles d'ailleurs, et le monde vit toujours, bien que les philosophes répètent avec le Prospero de M. Renan : « Je ne croyais pas que les choses humaines fussent quelque chose de si bas. »

Francis Magnard.

Échos de Paris

La Température

Paris.— Hier, vers trois heures, une rafale s'est abattue sur Paris et l'on a cru qu'un violent orage allait éclater. Le coup de vent a passé, et une pluie légère est tombée, mouillant à peine le pavé. Mais le temps reste profondément troublé, et d'épaisses couches de nuages s'étendent sur toute la France. Des orages sont à craindre. La température ne semble pas devoir s'élever.

Monaco. — Aucune variation depuis avant-hier. Thermomètre à 18 degrés 5 dixièmes, maximum. — Vent du sud, faible; ciel variable.

A TRAVERS PARIS

A peine arrivé à Alger, le gouverneur, général Chanzy, est parti pour le sud, visiter les populations, à l'effet de se rendre compte par lui-même de la situation générale, de l'état des récoltes et des troupeaux aussi bien chez les européens que chez les indigènes.

Une dépêche que nous recevons nous apprend qu'il est à Laghouat et qu'il doit rentrer à Alger par Bou-Saada et Aumale.

Le général Chanzy a été suivi par la pluie, un bienfait pour le pays; aussi les Arabes l'appellent-ils : Chabir-El-Khédur (l'Eperon Vert).

Il est accompagné dans cette tournée, par le commandant de Boidefire, son chef de cabinet, M. Ferraud, interprète principal, et le lieutenant Charron.

Le 8 mai, aura lieu chez la princesse de Sagan un grand bal en l'honneur du prince de Galles. Les invités, triés sur le volet, représenteront la fine fleur de l'aristocratie européenne. Les invitations viennent d'être lancées.

Les fêtes de l'hôtel de Sagan sont célèbres par leur somptueuse élégance. Elles mériteraient d'être décrites par la plume d'un Saint-Simon. Sans parler des splendeurs des salons, du luxe de la livrée, des mille ingéniosités d'une hospitalité royale, l'argenterie établie sur les dressoirs est à elle seule une merveille et passe pour une des plus belles qui soient au monde.

On sait que l'Angleterre, puissance navale, et la Russie, puissance de terre, ont été comparées par le prince de Bismarck à la baleine et à l'éléphant. Du moins c'est ainsi que beaucoup de journaux français, et le *Figaro* lui-même, ont rapporté cette expression humoristique du chancelier allemand. Mais il y a là une légère inexactitude; c'est le lion et non l'éléphant qu'il faut dire et que M. de Bismarck a dit.

Cependant le mérite de la comparaison ne revient pas à M. de Bismarck; il n'a fait que s'en souvenir très à propos. La preuve en est dans une vieille fable allemande de Pfeffel, qui dépeint avec beaucoup d'humour la situation dans laquelle se trouveraient respectivement l'Angleterre et la Russie, si la guerre éclatait entre ces deux puissances.

Nul doute que M. de Bismarck n'ait lu dans sa jeunesse le petit poème de Pfeffel et qu'il ne lui ait emprunté son titre. Voici la traduction de la fable.

LE LION ET LA BALEINE

Deux rois, l'un régnant sur la terre ferme et l'autre sur l'Océan, se querellèrent un jour, Pourquoi?

Le lion se promena dans ses domaines, sur le bord de la mer, tandis que la baleine exécuta un solo de danse sur la plaine liquide. Le monstre fouette de sa queue les flots verts et lance sur le rivage un double jet qui sort de ses naseaux et arrose la tête altière du lion.

Aucun monarque ne supporte de pareilles plaisanteries. Le lion devint furieux; il dressa la queue en l'air, hérissa sa crinière, grinça des dents, et provoqua en duel le tyran des mers.

La baleine se précipita en avant, pleine de confiance, mais en voulant s'approcher de son ennemi, elle glissa sur les bords et rebondit dans la mer. Le lion, de son côté, malgré son courage, est arrêté par les flots; il rugit, se démène, écume, mais il est cloué sur le rivage.

Bref, la bonne nature ne laissa aux deux combattants que la faculté de se regarder pleins de colère.

Ils s'en lassèrent bientôt. Le léviathan se retira dans ses Etats humides, et le lion, fait échec et mat, retourna chez lui.

Puissent les potentats ne jamais se faire plus de mal.

Il nous semble que messieurs les diplomates ne feraient pas mal de méditer la vérité cachée sous cette fable naïve.

Plusieurs personnes nous écrivent à propos de l'assassinat de la rue Saint-Lazare, pour conseiller aux garçons de recettes de ne plus sortir sans être armés.

Voilà qui est bon; mais à quoi eût servi au garçon de recettes en question d'être armé? C'est précisément au moment où il était occupé à compter de l'argent sur une table qu'il a été frappé subitement à mort. Il aurait eu dans ses poches tous les revolvers possibles qu'il lui eût été absolument impossible de s'en servir.

D'ailleurs, si un garçon de recette s'attendait, en entrant chez un débitant, à y être reçu à coups de couteau, ce qu'il aurait de mieux à faire serait de ne point s'y présenter.

On dit que, pendant la durée de l'Exposition, les artistes ne seraient plus admis à travailler dans les galeries du Louvre que jusqu'à midi.

S'il en était ainsi, il ne faudrait pas perdre de vue, cependant, que beaucoup d'entre eux ont des copies à terminer à jour fixe. Et si la livraison est souvent impatiemment attendue par l'amateur, elle l'est tout autant par l'artiste lui-même. On comprend aisément pourquoi.

Singulières influences des professions sur les individus!

Un de nos amis a un concierge qui est en même temps jardinier à la journée dans certaines maisons du quartier.

Comme concierge, il prise, porte une vieille casquette sur la tête, a une opinion politique, et est impoli avec tout le monde.

Comme jardinier, il fume une bonne vieille pipe, porte un chapeau de paille campagnard, et tend à tout le monde une excellente et cordiale main calleuse, en parlant du beau soleil du bon Dieu.

C'est pourquoi le peintre C..., qui, comme locataire, figure parmi ses administrés, a installé chez lui une véritable serre de pots de fleurs. Il ne descend jamais de chez lui sans tenir dans ses bras un rosier qu'il met en pension chez un ami pendant la journée, pour le rapporter le soir.

Comme cela, il obtient quelques sourires de son cerbère.

Un mot éloquent trouve toujours le chemin du cœur.

Il existe un mendiant qui a découvert une phrase magique, irrésistible; dans les lettres qu'il écrit et qui sont aussi nombreuses que des prospectus, il introduit invariablement la formule ci-jointe : « Croyez-m'en, monsieur, mes enfants souffrent tellement de la faim que même en dormant ils demandent du pain! »

Nous défions toute personne qui n'est pas prévenue de n'être point émue à ce cri de douleur. C'est là une véritable trouvaille qui peut faire vivre un mendiant jusqu'à la fin de ses jours.

NOUVELLES A LA MAIN

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et voici que Sardou va être accusé de plagiat. Notre confrère, le Monsieur de l'Orchestre, a publié le plan d'une ville sortie du cerveau de l'auteur de *Dora*.

Eh bien! nous recevons une lettre d'un de nos abonnés venant de Pont-Arcy. Nous pensons d'abord avoir affaire à un farceur et nous consultons le *Dictionnaire des Communes*. C'est notre abonné qui a raison. Nous trouvons : *Pont-Arcy* (Aisne), commune de 189 habitants sur l'Aisne, canton de Vailly (10 kil.), arrondissement de Soissons (27 kil.); 24 kilomètres de Laon. — Tombelles celtiques du camp des Roumans. Cimetière mérovingien, etc., etc.

Quelle satisfaction pour nous de compter un abonné dans une ville inconnue de Sardou!

Un vieil avare a un fils qui est parvenu à acquérir une fortune considérable.

Le jeune homme a juré de ne jamais se marier, mais le père songe à convoler en secondes noces, malgré ses soixante-dix ans.

Il va faire sa demande à la dame de ses pensées.

— Je n'ai pas une grande fortune, soupire-t-il.

Puis il ajoute à voix basse, faisant allusion à son fils le millionnaire :

— Mais... j'ai des espérances!

Le dernier mot sur Vera Zassoulitsch vient d'être dit. Toute discussion est close maintenant.

Comme on comparaît l'héroïne en question à Charlotte Corday :

— Soit, fit notre ami G..., je vous l'accorde, mais quoi que vous fassiez, ce ne sera jamais qu'une Charlotte russe!

Le Masque de fer.

FIGARO PIC-NIC

M. JACOB

CHEF DE LA SURETÉ

L'affaire de la rue Poliveau, qui a préoccupé si vivement l'opinion publique, vient de mettre de nouveau en relief la personnalité de M. Jacob, chargé d'éclaircir cette ténébreuse affaire.

Nous avons pensé qu'à cette occasion les quelques détails biographiques qui suivent sur le chef du service de la sûreté, ne seraient pas sans intérêt pour les lecteurs du *Figaro*.

M. Jacob est un homme de quarante-sept ans environ, de taille moyenne, mince, sec, alerte, vigoureux.

Son teint est résolument blond; les cheveux commencent à grisonner; quant à la barbe, elle est toujours si soigneusement rasée dans toutes les parties du visage, qu'il nous serait impossible de dire de quelle couleur elle est.

La figure est allongée, un peu déprimée vers les tempes, avec un front très développé.

Le nez est long aussi, l'arête plate avec renflement prononcé des narines. Il y a là l'indice d'une volonté ferme.

Les lèvres minces, surtout la supérieure, restent imperceptibles; c'est un signe de finesse malicieuse, d'autant plus manifeste que ces deux lèvres sont constamment éclairées d'un sourire.

Les yeux, à fleur de tête, sont assez grands et d'un bleu faïence des plus anodins; rien dans le regard n'indique une pénétration exceptionnelle.

L'ensemble de la physionomie se résout en une expression parfaitement bienveillante.

Depuis deux ou trois ans, la figure qui était sèche comme le reste du corps, s'est un peu remplie et a pris un aspect moins ascétique.

Une particularité phrénologique :

La partie médiane de la tête, par derrière, est extrêmement bombée; c'est dans cette région, si nos souvenirs ne nous font pas défaut, que Gall a placé le double siége de la *philogéniture* et de la *défensivité*. — C'est ce que les plaisants de la sûreté appellent « l'échelle de Jacob. »

M. Jacob est marié et père de deux jeunes filles qu'il chérit. Qu'on juge de l'indignation que dut ressentir intérieurement ce père de famille, adorant ses enfants, vis à vis de l'inqualifiable Moyaux, qui venait de précipiter sa pauvre petite Jeanne dans le puits que l'on sait!

M. Jacob occupe, rue Madame, un modeste appartement.

Sa tenue respire la propreté; ses habits sont toujours scrupuleusement brossés, mais n'indiquent aucun amour du luxe ni aucune prétention à l'élégance. Le classique paletot noir paraît être son vêtement de prédilection.

Homme essentiellement d'économie et d'ordre, il est très sobre et ne boit à ses repas que de l'eau rougie; il mange toutefois de fort bon appétit et comme un homme qui se porte bien.

Il se couche... quant il peut, et il dort... quand messieurs les assassins le permettent...

On nous assure qu'il dort supérieurement en chemin de fer et qu'il ne craint pas même, à la faveur du bruit des wagons roulant sur les rails, de ronfler un peu... L'homme n'est pas parfait!

Quand il est à Paris, il ne se couche jamais sans avoir fait préalablement une tournée dans les bureaux de la sûreté, quelque heure de la nuit qu'il puisse être.

A quoi rêve-t-il, quant il dort? Il est probable que ce n'est point à ce que rêvent les jeunes filles!

Il mène, d'ailleurs, une vie très retirée, se partageant entre les devoirs de sa charge et les joies de la famille, — ne recevant que quelques rares parents ou amis.

***

M. Jacob appartient à la gent lettrée.

A ses débuts dans la vie, après avoir fait d'assez solides études, il se voua à l'enseignement, fut professeur dans divers établissements d'éducation, donna des leçons particulières et des répétitions de grec, de latin, de mathématiques, etc.

Il a un frère qui, lui aussi, s'était voué à l'enseignement et fut longtemps professeur de l'Université. Ce frère est actuellement attaché à la maison Hachette, où il collabore à la collection des classiques latins. Il prépare en ce moment, si nous sommes bien informé, une édition de Tacite.

M. Jacob a-t-il rompu tout commerce avec les lettres? On nous affirme que non, et l'on ajoute qu'il y a, dans un coin de son appartement, une petite bibliothèque, mélange heureux de classiques et de romantiques, où sa première inclination, quand elle fait sentir son empire, vient se désaltérer. Horace serait resté son auteur favori, et il serait à même d'en faire des citations non moins fréquentes ni moins justes que feu Jules Janin.

Il y a cependant déjà vingt-cinq ans que M. Jacob est entré comme secrétaire dans un commissariat de police de Paris.

Son intelligence ne le laissa pas longtemps dans ce poste obscur. Au bout de quelques années, il fut nommé commissaire.

Les deux derniers postes qu'il a occupés en cette qualité sont les commissariats de police de Bercy et de Saint-Vincent-de-Paul.

C'est au commissariat de Saint-Vincent-de-Paul que l'administration est venue le prendre pour le mettre à la tête du service de la sûreté. Il y a à peu près trois ans de cela.

Contrairement aux habitudes de ses prédécesseurs dans ce poste de confiance, M. Jacob opère volontiers lui-même. Il ne craint pas, pour peu qu'une affaire lui paraisse intéressante, de se déranger, soit de nuit, soit de jour, et de se transporter en personne sur les lieux pour se rendre un compte plus exact des choses, ainsi que le prouvent ses nombreux voyages à Londres et ailleurs au sujet du vol de valeurs commis sur la ligne du chemin de fer du Nord.

Ses excursions à l'extérieur et ses rapports directs avec les chefs de la police à l'étranger sont justement considérés comme pouvant être d'un heureux effet au point de vue de l'entente qui doit régner entre toutes les capitales et entre toutes les nations dans le but commun de la défense sociale.

Signe très particulier! M. Jacob n'est pas décoré.

Emile Faure.

EN VACANCES

Mes lecteurs savent avec quelle sollicitude et quel intérêt je suis les pensées quotidiennes de M. Vacquerie dans le *Rappel*. Depuis quelques semaines j'avais remarqué que M. Vacquerie n'avait plus la même légèreté de plume, le même brio, le même jugement, bref le même talent qu'autrefois. Il semblait lourd, préoccupé, inquiet, poursuivi par une idée persistante, inflexible que personne ne pouvait deviner. Les amis du rédacteur en chef du *Rappel* et les amateurs de son style, comme moi, ouvraient leur journal chaque matin, dans l'espoir d'y trouver un mot, une phrase, une simple indication qui trahît enfin la constante préoccupation d'Auguste. L'attente fut longue, mais ce matin enfin elle a triomphé. Vacquerie s'est révélé par un mot. On sait maintenant la cause, le motif des langueurs, des lourdeurs, des mélancolies du brillant improvisateur. Il le publie lui-même dans les cinq dernières lignes de son article. Vacquerie veut « *cohabiter avec Vénus.* » Il le dit formellement, non pas, si vous voulez, d'une façon précise, mais assez clairement pour ne laisser aucun doute : « Je ne dois pas dissimuler, dit-il, que si on me demandait avec qui j'aimerais mieux cohabiter, je serais capable de préférer Vénus à Marie Alacoque. »

Sous cette forme conditionnelle se cache un impérieux désir chez Vacquerie de cohabiter avec Vénus. Marie Alacoque n'est là que comme point de comparaison. Vacquerie ne s'est servi de ce nom que pour avouer son amour pour la déesse de la beauté. Son cœur a eu honte d'un débordement trop franc, trop brutal. Il l'a en quelque sorte endigué, canalisé dans une formule contournée; mais nul ne s'y trompera. Le secret de Vacquerie est enfin connu. Il veut « cohabiter avec Vénus. »

Ce qui prouve surabondamment l'existence de cette singulière passion, ce sont les faits qui en ont précédé l'explosion, et qui, tout d'abord, n'avaient pas frappé l'attention des familiers d'Auguste.

On avait remarqué que Vacquerie, en arpentant son cabinet, avait contracté l'habitude de se chanter à lui-même le refrain fameux de la *Belle Hélène* :

Ecoute nous, Vénus la blonde,
Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

En effet, il fallait de l'amour à Auguste.

Une autre fois, Meurice, avec cette légèreté d'esprit qu'on lui connaît, manifestant son opinion sur la guerre d'Orient, s'écria : « Allons! allons! il faudra se battre. Le dieu Mars veut des sacrifices. » A ces mots, Vacquerie s'emporta et répondit : « Ne me parlez pas de cet être-là, je l'ai en horreur... O funeste jalousie! » Meurice crut comprendre que Vacquerie témoignait, par cette réponse étrange, son sentiment contre la guerre et ne releva pas le propos.

En une autre circonstance, Lockroy, qui revenait de Rome, s'arrêta devant Vacquerie et lui dit : « J'ai vu au musée secret de Naples une statuette d'Adonis, qui vous ressemble beaucoup. » Vacquerie, ivre de joie, serra vivement la main de Lockroy et lui dit : « Alors, vous croyez quelle pourra m'aimer. » Lockroy, comme Meurice, se méprit à cette réponse. Il crut que son ami parlait d'une femme quelconque, tandis qu'en réalité, il faisait allusion à la mère de Cupido.

Aujourd'hui le mystère est découvert. Meurice et Lockroy ont obtenu de leur ami les aveux les plus complets : Vacquerie aime Venus depuis dix ans. C'est à cause d'elle qu'il ne s'est jamais marié. Malheureusement Vacquerie est une créature passionnée. Aussi son amour, au lieu de se trahir par une flamme pure et poétique, déborde en désirs effrénés. C'est ce qui lui fait dire qu'il veut « cohabiter avec Venus » Vacquerie veut devenir le beau père d'Eros et des Grâces. Il veut ajouter des accessoires au front de Vulcain, et il ne s'en cache pas.

« Et vous avez raison, lui ont dit ses amis. Vous êtes garçon, vous êtes libre. Vous aimez Venus : en somme c'est une jolie femme et qui a eu quelque réputation. Partez pour Cythère et tachez d'être heureux. »

Encouragé par ces paroles, Vacquerie a fait arrêter son passage sur un steamer de la Compagnie des Messageries maritimes, qui fait escale à Cerigo. M. Bertrand, des Variétés, a prêté au voyageur le costume de M. Dupuis dans le rôle du beau Pâris. Il est probable que Vénus ne résistera pas à ce souvenir délicat. M. Vacquerie a promis d'envoyer au *Rappel* les détails les plus complets sur sa cohabitation avec Aphrodite.

Albert Millaud.

LE 2 DÉCEMBRE

RACONTÉ

par Prosper Mérimée

M. Georges d'Heylli publie, dans la *Revue anecdotique*, une curieuse lettre de Mérimée jusqu'ici inédite. Cette lettre, adressée à Auguste Le Prévost, ancien député et membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, raconte les faits du 2 Décembre avec un ton gaillard qui choquera certaines convictions, mais qui est conforme au talent du conteur précis et un peu méchant qui a écrit *Mateo Falcone*, *Lokis* et l'*Histoire de Pierre-le-Cruel*. Le morceau mérite d'être dégusté dans son intégrité.

Paris, 20 décembre 1851.

De brutalités, il n'y en a pas eu. De part et d'autre on a joué la comédie. *All the world's a stage*, a dit Shakespeare. C'est surtout vrai en France. L'un (?) a fait le simulacre de découvrir sa poitrine et de l'offrir aux poignards, l'autre (Louis-Napoléon) a joué pour quarante-huit heures le rôle de prince du moyen âge. Personne ne s'est attrapé. Notre ex-président (M. Daru?) conduisait la bande. Il était fort simple et fort calme. Il avait bon air, l'air d'un acteur estimable, mais un peu froid. D'autres suivaient, se drapant plus ou moins dans leurs paletots. Quelques-uns fumaient, ce qui manquait de dignité. Berryer a commencé par crier : Vive la République! ce qui a fait rire. Le respectable public assistant à la procession était fort partagé. Les uns trouvaient la chose comique, d'autres tragique; quelques autres, mal élevés, disaient, dans un style aussi peu parlementaire qu'académique : « Enfoncés les 25 francs! » La bataille fut peu de chose. En voyant passer les soldats, on comprenait que la résistance ne serait pas longue, car ils n'avaient pas l'air de plaisanter.

Vous savez comment finit la guerre entre Caderousse et Conpaux. Chaque dimanche les communes se battaient à coups de fusil; cela dura jusqu'à ce qu'un jour un cri se fit entendre : « On tire à balle! » Aussitôt les combattants jetèrent les armes et s'enfuirent. Mais ce que vous ne vous figurerez pas aisément, c'est la rage des prisonniers délivrés. Des Français à qui on aurait pris leur sérieux (dont ils abusaient), outre les 25 francs! Il y a de quoi être de mauvaise humeur, c'est vrai; mais les gens les plus philosophes et les plus étrangers autrefois à toute exagération tombent aujourd'hui dans le ton déclamatoire sans s'en apercevoir. C'est le cas pour un très spirituel de nos amis, biographe d'un grand eunuque et devenu politiquement eunuque lui-même (M. de Rémusat sans doute, auteur, d'*Abélard*). Le mal, c'est qu'on n'a pas eu peur, comme en 1848. La peur de 1848 a fait trouver que les coups de pied au ... étaient peu de chose en comparaison de la guillotine qu'on craignait. En 1851, les coups de pied au..... ont paru plus mortifiants. On conte de deux façons le voyage de notre confrère l'enfant terrible (M. Thiers), sur la montagne qu'il habitait; on dit qu'on a employé contre lui tous les raffinements de barbarie. Dans le voisinage de notre commission, au contraire, on prétend qu'il y a convention et que le voyage s'est fait à la satisfaction des parties contractantes. Il y a ici un grand empressement à retirer les cartes (électorales), chacun l'explique. Nos amis rageurs espèrent une grande quantité de négations. La chose n'est pas impossible à Paris; cependant, il serait singulier qu'on n'eût pas pris quelques précautions à cet égard. En province, autant que j'en puis juger, il y aura majorité affirmative. Les pillages et les viols de quelques sous-préfectures ont rallié quantité d'incertains. Nous sommes un drôle de peuple, il faut en convenir, et il me semble que l'opinion que les étrangers peuvent avoir de nous doit être médiocre. Les parlementaires disent qu'on n'a ni pillé ni violé. Il est vrai que quelques sous-préfets ont trouvé que la répression a été trop prompte; mais elle était bien nécessaire. J'ai vu des lettres de témoins oculaires qui citent des faits qu'on croirait pris au quatorzième siècle. Adieu, mon cher maître, je ferai vos compliments à Passy. La colonie est fort diminuée. La cadette est à Madrid, la puînée à Paris et en fureur de l'illégalité. La troisième assez sérieuse à l'ordinaire. J'oubliais de vous dire que notre président (M. Dupin peut-être) avait un des premiers repris sa sérénité et son sang-froid normand. Le Benjamin n'a pu se faire mettre en prison. Il en est de même de votre ami Hugo, à qui un commissaire a dit qu'il n'arrêtait que les gens sérieux.

Les dernières phrases sont un peu énigmatiques. La *colonie* de Passy serait-elle, comme semble le croire M. d'Heylli, la famille de Montijo, alors fixée à Passy? Le détail serait piquant! D'ailleurs, si nous ne nous trompons (le temps nous manque pour vérifier), il y a quelque chose d'analogue dans les célèbres *Lettres à une inconnue* du même Mérimée.

FIGARO A L'EXPOSITION

Sommaire. — Un avis du commissariat. — Le rappel de la monnaie. — La commission de 1867. — Les billets de semaine, de quinzaine et de mois.

On a pu lire dans l'*Officiel* une note qui a été répétée par presque tous les journaux — et dont voici les dernières lignes :

..... Les cartes d'exposants ne seront délivrées que sur la présentation d'une pièce justificative, (lettre d'admission, quittance des frais d'installation, etc.) et contre la remise du reçu envoyé par le commissariat général.

Le public n'a vu dans cet avis qu'une mesure d'ordre. Un exposant vient de m'en expliquer la portée utile.

Tous les industriels *admis* au palais du Champ-de-Mars et dans les annexes paient pour chaque mètre carré qui leur est concédé, une redevance variant suivant les classes. L'engagement de la payer par tiers aux échéances des 15 février, 15 mars et 15 avril 1878 a été souscrit au commencement de 1877. Son encaissement a été parfois difficile. Cependant, il s'est fait en totalité, pour la première échéance, en grande partie pour la seconde; et il se termine en ce moment, non sans douleur, car aux frais d'admission sont venus s'ajouter des frais d'installation, armoires d'étalage et vitrines construites sur des modèles et par des entrepreneurs désignés spécialement. Et la note ci-dessus n'est qu'une mise en demeure adressée aux retardataires d'acquitter leur dû, sans quoi *ils ne seront pas exposants*.

La preuve de ce que j'avance est dans le modèle de reçu suivant, qui m'a été montré par un exposant complétement libéré :

M ....., ayant sastisfait à ses payements pour les frais d'admission à l'Exposition — classe .... — il y a lieu de lui délivrer sa *carte d'exposant d'entrée* à ladite Exposition.

Paris, le 1878.

Le Trésorier de la classe...

N.